

Jean d'Ormesson ou les infortunes de l'excellence

Jean d'Ormesson est un mystère. Il en convient volontiers. Ce qu'il fait ne vaut rien, estime-t-il, mais rien ne vaut ce qu'il fait, reconnaît-il. Et s'il a tout raté, n'est-ce point par passion frivole ?

Jean Lefebvre, comte d'Ormesson, est un homme qui a tout raté. Enfin, disons presque tout. C'est du moins l'idée qu'il s'applique à transmettre à grand renfort de proclamations flagellantes et désabusées, sous le jet continu d'un incomparable regard céruléen. On l'a compris, Jean d'O est coquet ; comme il assortit à ses yeux le drap de ses chemises, aux inflexions un peu hautes de sa voix la noblesse de son propos, il jette sur sa personne le convenable discrédit que commande une carrière bien menée...

Un nom, un blason, une histoire familiale et de l'aisance — de l'aisance en tout, dans les manières, dans la conversation, dans la façon de se tenir à table, dans la conduite d'une intrigue amoureuse, dans le concours complet sorbonnard, voilà plus qu'il n'en pouvait supporter. A quoi s'ajoute, pour sa plus grande confusion

«Je rêvais d'être un de ces cancrs géniaux qui laissent derrière eux une lueur de désastre».

et sa plus vive contrition, une aptitude au bonheur des plus démesurées. Pleine est la coupe d'abondance. *«Je rêvais, bien entendu, d'être un de ces cancrs géniaux qui laissent derrière eux une lueur de désastre»*, confesse-t-il. Las ! Lauriers et félicitations du jury tombèrent dru. Il n'est jusqu'à la gymnastique et l'histoire sainte qui ne furent passibles de l'observation professorale : «Très bon résultat». L'accablement suivit...

Faisant suite aux lycées Louis-le-Grand et Henri-IV, ce fut la rue d'Ulm et l'agrégation

de philosophie — si brillamment décrochée qu'elle causa sûrement quelque détresse à ce cœur en chamade. Frais émoulu, le normalien caracola de cabinets ministériels en délégations françaises aux conférences internationales, costume tennis, œillet au revers, fringant et pressé, à la recherche d'une improbable vocation. N'avait-il pas tout ? Qu'il s'en rendit compte ajoutait à son désespoir mais, peut-être, tenait-il enfin un vrai remède au mal d'être ? L'écriture s'imposait, avec cette règle : «Jean d'Ormesson ou rien». Naquit *L'amour est un plaisir*, écrit à trente-cinq ans (1956) pour une mince gloire. Deux ans plus tôt, chez le

même éditeur (Julliard), Françoise Sagan publiait *Bonjour tristesse*, plus court itinéraire vers le zénith. Jean d'O se piqua au jeu. Suivirent quelques autres légèretés, *Du côté de chez Jean* (1959), *Un amour pour rien* (1960). A

l'Unesco, où ses nouvelles fonctions l'appelaient, nul ne saluait en lui un écrivain. Agacements. Caillois, Berl, Aron suggérèrent un autre style, et de détourner la lunette de l'horizon égotiste. Conseils de sages sitôt transmutés en une curieuse entreprise d'érudit, *La gloire de l'Empire* (1971), chronique d'une civilisation disparue, hybride de Rome, Byzance et d'Islam. De «l'histoire-fiction», au goût de Jacques Le Goff, «un canular», pour Jacques Brenner, que ponctua le grand prix du roman de l'Académie

l'Académie française. L'indifférent devenait passionné.

Pour débrider l'abcès — le château de Saint-Fargeau où il vécut enfant sortait du patrimoine familial — d'Ormesson résolut de quitter les lieux sur un brillant feu d'artifice. Il publia *Au plaisir de Dieu* (1974) qu'il vendit à plus d'un million d'exemplaires, favorisa son adaptation à la télévision par Robert Mazoyer (Jacques Dumesnil superbe de vérité en duc de Plessis-Vaudreuil) et vit s'ouvrir la même année les portes de l'Académie — une foulée réellement infernale pour une taille somme toute modeste...

Sosthène du Plessis-Vaudreuil, hobereau, ou la fin d'un monde ; Louis-Michel Le Peltier de Saint-Fargeau, régicide, ou l'achèvement d'un cycle historique : deux colonnes essentielles dans l'architecture du roman, chronique vécue d'un clan, d'un lignage où le regret souriant, le désespoir aimable tournent la page comme on s'esquive. Archétype du réactionnaire vaincu, Sosthène rejoint paradoxalement dans la galerie des mythes tutélaires le Juif errant. Télescopage providentiel ? *«Je suis gémeaux, déclare d'Ormesson, car je suis déchiré entre des pulsions contradictoires : le passé, les miens, la forêt, les terres et puis la fuite, le cosmopolitisme, l'agnosticisme, les idées nouvelles...»* Et de citer l'hommage du livre : «A la mémoire de mon père, libéral, janséniste, républicain.» Et ambassadeur de Léon Blum...

Ludion, girouette, saltimbanque, Jean d'Ormesson ne craint aucune appréciation mitigée, cultive avec gourmandise l'art de surprendre et (très) rarement le plaisir de déplaire. Ancien directeur général •••

